

— Do lui, enfin !! murmura Pascal avec un soupir de soulagement. Sa tentative est donc sérieuse et je n'ai pas été la dupe d'un artiste en chantage ! Qu'a-t-il fait ? Pourquoi ces ennuis dont il parle ?... Le train arrêté par les neiges ! Ainsi il revenait à Paris...

« Y revenait-il seul ? La voleuse d'héritage est-elle vivante ou morte ? Cette dépêche, forcément incomplète, ne fait qu'augmenter mes angoisses ! Maison-Rouge se trouve sur la ligne de Romilly... La circulation des trains étant interrompue, je ne pourrai me rendre auprès de Marguerite aussitôt que je le voulais !! Tout conspire contre moi !... »

Lantier, découragé, se laissa tomber sur un fauteuil. Au bout d'un instant il reprit :

— Ne suis-je pas trop prompt à me laisser abattre ? Cette neige ne peut durer longtemps... On doit s'occuper partout de déblayer les voies ferrées et la besogne accomplie par des milliers de bras marche vite... Je partirai cette nuit... Je le tenterai du moins... Voyons un peu...

Pascal prit un « Indicateur » et, tout en le feuilletant pour y chercher la ligne de l'Est, poursuivit :

— Décidément je ne puis prendre un train de nuit, car à mon passage à Maison-Rouge je voudrais voir Valta et, en lui télégraphiant d'avance, il aura soin de se trouver sur le quai de la gare. Il y a un train à minuit trente-cinq minutes, passant à Maison-Rouge à trois heures et quart du matin... impossible de songer à celui-là... Demain matin, à sept heures dix, train omnibus arrivant à Maison-Rouge à neuf heures du matin... Si la voie est libre je serai à Romilly à onze heures trente minutes... C'est ce train que je prendrai et je verrai Valta...

Pascal referma « l'Indicateur », saisit une feuille de papier et écrivit :

« Maison-Rouge.—Hôtel de la Gare.—Valta.

» Passerai demain matin à Maison-Rouge à neuf heures » vingt minutes, si voie est libre. Besoin de vous voir.

» PASCAL. »

Il ajouta une adresse de fantaisie afin de dépister les curieux, se rendit à un bureau télégraphique éloigné de chez lui, et fit expédier sa dépêche.

—Maintenant, se dit-il, l'essentiel est de savoir si la circulation est rétablie sur la ligne de l'Est... Je vais m'en assurer... J'irai ensuite m'entendre avec Paul...

Lantier avait laissé sa voiture rue de Piepus. Un fiacre le conduisit à la gare du boulevard de Strasbourg.

Là il s'informa. On lui répondit que le déblayement de la voie n'était point terminé, mais que les trains reprendraient leur marche régulière le lendemain matin.

L'entrepreneur, ayant désormais la certitude de pouvoir mettre son projet à exécution, prit le chemin de la rue de l'École-de-Médecine et s'arrêta au numéro 19. C'était là que logeait Paul Lantier son fils.

Le jeune homme, faisant son droit, n'habitait point la rue de Piepus chez son père. La distance à franchir l'aurait gêné pour suivre régulièrement ses cours. Il occupait au troisième étage d'une vieille maison, un petit appartement meublé de façon très simple, mais parfaitement tenu.

C'est là que Paul piochait son Code avec une ardeur peu commune chez messieurs les étudiants pour qui les cordons de la bourse paternelle se dessèrent facilement. Or, Pascal était géné-

mois, somme considérable au quartier Latin, même aujourd'hui, quoique le moderne quartier Latin ne ressemble plus à ce qu'il était du temps de Murger.

Paul, garçon studieux, aux goûts fort simples, ne hantait point les brasseries à femmes, les caboulots et autres lieux de plaisir, où les trois quarts des avocats futurs perdent leur temps et gaspillent leur argent et leur santé. Les six mille francs de la pension allouée par son père suffisaient donc amplement au jeune homme, qui trouvait moyen de réaliser des économies et de garder dans un tiroir de son secrétaire une soixantaine de louis.

Pascal Lantier, surmené par les multiples entreprises que nous connaissons, venait rarement voir son fils ; mais Paul, chez qui le sentiment de la famille était très développé, allait deux ou trois fois par semaine dîner rue de Piepus avec son père.

L'étudiant n'avait rien du caractère paternel. Il tenait de sa mère, morte trop jeune, une nature franche et loyale, une délicatesse toute féminine de sentiments, une droiture absolue. Pour aucun motif, et sous quelque prétexte que ce fût, il n'aurait transigé avec sa conscience.

Pascal ayant reçu du concierge l'assurance que son fils n'était point sorti, monta rapidement au troisième étage et sonna à la porte de Paul, située à gauche, sur le pallier.

— Entrez ! cria la voix sonore et bien timbrée du jeune homme.

L'entrepreneur ouvrit, traversa une petite anti-chambre et franchit le seuil de la pièce où l'étudiant travaillait entre un feu de charbon de terre et une table couverte de livres. Il se leva en reconnaissant son père, courut à sa rencontre, le visage joyeux et l'embrassa avec une tendresse manifeste.

— Je suis très content de te voir, dit-il en même temps, et je bénis l'heureux hasard qui t'amène dans mon quartier et me procure ta visite...

— Ce n'est point le hasard qui m'amène, cher enfant, répondit Pascal en s'essayant au coin du feu, en face de Paul, je viens tout exprès...

— J'en suis doublement reconnaissant...

— Ma visite a d'ailleurs un but sérieux... Je désire causer avec toi de choses graves...

— De choses graves !! répéta Paul. Tu me dis cela d'un ton singulier... Est-ce qu'à mon insu j'aurais mérité des reproches ? J'en prouverais un peu de surprise, car je travaille de mon mieux et je crois ne manquer à aucun de mes devoirs de fils...

— Tu es un excellent fils, répliqua l'entrepreneur, et je rends pleine justice à ton amour du travail... Cependant j'ai quelque chose à te reprocher...

— Quoi donc ? demanda le jeune homme inquiet.

— Plus d'une fois déjà je t'ai parlé de ton avenir auquel je pense beaucoup... J'ai cru que tu me comprenais quand je te désignais clairement une femme... une jeune fille...

— Une jeune fille !... murmura Paul en devenant pâle.

— Mademoiselle de Terrys, reprit Pascal. Ne t'ai-je pas donné à entendre combien je souhaitais te voir conquérir sa sympathie et son affection ?...

— Mais, mon père, s'écria l'étudiant, j'ai la certitude que mademoiselle Honorine m'accorde sa sympathie, son estime, et qu'elle a pour moi beaucoup d'amitié... En doutez-vous ?...

— Nullement...

— Eh ! bien ?...

— L'amitié, ce n'est pas assez...